



HAL
open science

L'uniforme dans les utopies du XVI^e au XIX^e siècle : l'exemple de l'Icarie d'Étienne Cabet

Julien Sausse

► **To cite this version:**

Julien Sausse. L'uniforme dans les utopies du XVI^e au XIX^e siècle: l'exemple de l'Icarie d'Étienne Cabet. L'IHD se fait une toile, Jun 2013, Poitiers, France. hal-02125121

HAL Id: hal-02125121

<https://amu.hal.science/hal-02125121>

Submitted on 10 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'uniforme dans les utopies du XVIe au XIXe siècle : l'exemple de l'*Icarie* d'Étienne Cabet

Julien Sausse

Docteur en Droit de l'Université d'Aix-Marseille.

Mêlant la fiction au pamphlet politique, les récits utopiques appartiennent à un genre littéraire original particulièrement délicat à définir¹. D'une manière générale, on peut considérer que ces utopies visent à concevoir une cité politique idéale en un lieu imaginaire, et dans lesquelles se reflètent les critiques de leurs auteurs vis-à-vis des sociétés contemporaines à leur écriture. Cependant, la dimension théorique de l'utopie a parfois été dépassée, et des « aventuriers » ont entrepris de concrétiser ce modèle en organisant une communauté de personnes autour de ses règles ; mais à de rares exceptions près, ces concrétisations furent des échecs retentissants².

Bien que des récits de ce type ont été rédigés dans l'Antiquité, les « utopies » ont connu un essor particulier dès le XVIe siècle. L'ouvrage de Thomas More est à cet égard emblématique³. D'abord, car il est l'inventeur du terme, bien que depuis le XIXe siècle, son

¹ Pour une approche de cette notion voir Raymond Trousson, *Voyages aux pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1999, p. 22 et suiv. ; voir également l'introduction de l'ouvrage de M. le Professeur Frédéric Rouvillois dans laquelle est soulignée la difficulté d'appréhender la notion d'utopie. Pour une analyse approfondie de la notion de l'utopie voir l'ouvrage de Miguel Abensour, *L'utopie : de Thomas More à Walter Benjamin*, (Paris, Sens & Tonka, 2000, 211 p.). À propos des œuvres utopiques voir aussi Nicole Dockès, « Utopie et propriété : l'exemple de Morelli », *État et pouvoir, la réception des idéologies dans le Midi. Actes du colloque de Toulouse (22-23 octobre 1982)*, Aix-en-Provence, PUAM, 1982, p. 75-87, et « Utopie et Constitution », *La Constitution dans la pensée politique. Actes du Colloque de Bastia (7-8 septembre 2000)*, Aix-en-Provence, 2001, p. 117-149. Cet auteur s'est également intéressé aux liens entre l'utopie et les révolutions anglaise, américaine et française : « L'utopie à l'heure des Révolutions », *Le Droit et les institutions en révolution (XVIIIe – XIXe siècles)*, *Actes de la Table-Ronde RELHIP (Bastia, 9-10 septembre 2004)*, Aix-en-Provence, 2005, p. 271-283. Voir enfin Ugo Bellagamba, « L'influence des îles parfaites de More et de Bacon sur le courant utopique européen du XVIIe au XXe siècle », *L'influence politique et juridique de l'Angleterre en Europe, Actes du colloque international de l'AFHIP (Aix-en-Provence, septembre 2010)*, Aix-en-Provence, PUAM, 2012, p. 475-488.

² Il faut mentionner toutefois l'expérience « réussie » du familistère de Guise, établi vers 1860 et qui est resté en activité jusqu'en 1968 (Barbara Freitag, *Le familistère de Guise : un projet utopique réussi*, *Approches de l'utopie, Diogène*, n°209, Paris, PUF, Janvier-Mars 2005 p. 101-108).

³ À propos de l'Utopie de Thomas More, voir Claude Courvoisier, « Figures de Nulle Part. Juristes, droit et justice dans l'Utopie » in. *Figures de justice. Études en l'honneur de Jean-Pierre Royer*, Lille, Centre d'Histoire Judiciaire Éditeur, 2004, p. 527-536. Du même auteur, voir également, « Le droit dans l'utopie socialiste au

substantif désigne un projet irréalisable⁴. Ensuite, et surtout, car cette œuvre est pensée dans le cadre d'un monde nouveau⁵. En effet, l'*Utopie* de Thomas More est rédigée alors que les conceptions philosophiques et religieuses de l'Europe sont bouleversées par la découverte du continent américain dont la conquête et l'exploitation allait devenir un enjeu géopolitique majeur. Enfin, la rencontre avec les amérindiens allait être à l'origine de la naissance du mythe du bon sauvage dont la postérité serait longue dans l'histoire de la pensée européenne des temps modernes.

Au XIXe siècle, ce substrat intellectuel va être dépassé par l'ère industrielle et la naissance d'un type d'homme nouveau, le prolétaire, dont le rôle sociétal et les conditions de vie vont être un sujet d'études pour de nombreux intellectuels et notamment en raison de sa précarité économique. Bien qu'étant minoritaire dans la population, les contemporains ont conscience que la marginalité de sa situation ne peut rester sans réponse⁶.

C'est justement pour pallier ces terribles difficultés, liées par leur nature même à la société industrielle, que les socialistes utopistes ont travaillé au projet d'une Cité idéale. Leurs inclinaisons idéologiques les poussent à inventer des modes de vie égalitaires où chacun aurait travaillé à la réalisation des produits nécessaires à son bonheur et vécus dans une aisance comparable à celle de son voisin.

Parmi eux, le cas d'Étienne Cabet est particulièrement intéressant. Né en Bourgogne en 1788 et mort dans le Missouri en 1856, il est l'un des auteurs les plus emblématiques de la première moitié du XIXe siècle en raison de son parcours intellectuel. Cherchant à renouer avec les principes du Christianisme primitif, il théorise une doctrine communiste, qui sera critiquée par Karl Marx. Il est l'auteur d'une utopie, *Voyage en Icarie*, dont il détaille l'organisation dans un ouvrage rédigé en 1840. Son récit est riche en informations et, dans son projet, Cabet émet le souhait de pourvoir à tous les besoins de ses sociétaires. En 1848, mû par la volonté de dépasser le cadre théorique de sa cité idéale, il organise le départ d'une Avant-garde destinée à fonder une véritable Icarie, au Texas. L'expérience allait être un échec

XIXe siècle. Aperçus », *Pensée politique et Droit*. Actes du Colloque de Strasbourg (11-12 septembre 1997), Aix-en-Provence, PUAM, 1998, p. 249-261.

⁴ Sur ce point voir Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, Paris, Folio, 1991, p. I. L'auteur rappelle que dans l'esprit de More, l'utopie désignait « un pays de nulle part ».

⁵ Voir Armand Mattelard, *Histoire de l'utopie planétaire : de la cité prophétique à la société globale*, Paris, La découverte, 2009 (1999), p. 13 et suiv.

⁶ On s'intéressera particulièrement au mémoire d'Alexis de Tocqueville rendu à l'Académie de Cherbourg en 1835 (*Mémoire sur le paupérisme*, Paris, Imprimerie Nationale, 1835, p. 9 notamment).

et les disciples de Cabet ont poursuivi leur projet jusqu'à la fin du siècle qu'au prix de multiples scissions⁷.

Icarie avait pour but de satisfaire les besoins matériels des individus. Son concepteur avait prévu l'édification des logements, la distribution des ressources et les moyens d'une éducation convenable pour tous les membres. Néanmoins, on constate que Cabet consacre des développements non-négligeables aux vêtements que devraient revêtir les Icaréens. Ces habits, ou plutôt ces uniformes, puisque chaque Icaréen devait être vêtu d'une façon semblable – étaient pensés pour être une seconde peau destinée à marquer l'appartenance à cette communauté égalitaire.

Or, il apparaît que l'étude des uniformes icariens, tels qu'ils sont décrits dans l'œuvre de Cabet, révèle le soin du détail avec lequel cet auteur a pensé les conditions de vie dans cette communauté, mais surtout, comment il a voulu adapter la peau de l'homme à la société industrielle, ce qui la rend, par ailleurs, étonnamment moderne.

En effet, le port de l'uniforme joue un rôle fondamental dans l'intégration de l'icarien dans sa communauté. Il lui signifie sa renaissance dans une société purifiée (I), et dans des considérations plus pratiques, améliore sa vie quotidienne (II).

I. Naître dans une société nouvelle et régénérée.

Vivre dans l'Icarie implique de mourir à son état ancien pour évoluer dans une Cité nouvelle. Loin de se limiter à un simple changement de citoyenneté, la vie dans l'utopie exige une « mort symbolique » avant de renaître devant ses concitoyens. Cette nouvelle naissance est constituée de deux étapes. La première est la régénération de l'individu par le déplacement d'un lieu à un autre (A) ; le second est le port d'un masque social destiné à présenter cet être purifié à ses concitoyens (B).

A) D'une Cité à l'autre : régénérer l'individu.

Le choix de quitter la France en 1848 n'est pas un choix sans conséquence pour le futur icarien. Aussi Cabet a assorti le départ pour la colonie d'un ensemble de conditions afin que les candidats au départ puissent démontrer leurs motivations. Un document intitulé « *la*

⁷ Voir Martin Buber, *Utopie et socialisme*, Paris, Aubier Montaigne, 1977, p. 128-130. Plus généralement, à propos de l'expérimentation des théories cabétiennes aux États-Unis voir l'ouvrage récent de François Fourm, *Étienne Cabet ou le temps d'une utopie*, Paris, Vendémiaire, 2014, 348 p.

Grande émigration au Texas en Amérique » en précise les étapes. En premier lieu, la possibilité d'émigrer vers la colonie icarienne est offerte aux personnes adhérentes depuis au moins trois mois à la Société Fraternelle, d'inspiration cabétienne. Ensuite, les candidats doivent connaître les principes du mouvement ainsi que les ouvrages du maître. Enfin, un engagement matériel est exigé : les candidats doivent offrir à la communauté tout ce qu'ils possèdent en argent et en nature eu égard à l'idée selon laquelle : « *dans la Communauté ne peut être plus riche qu'un autre ni avoir de propriété personnelle ; personne ne peut être mieux traité que son frère* »⁸. Il s'agit là de clauses rigoureuses qui ont pour objectif, en plus d'éprouver la sincérité des candidats au départ, de permettre à la Communauté de se constituer au capital matériel et financier. Ainsi, en supplément des autres conditions nécessaires, chaque candidat doit apporter « un minimum d'apport social » constitué de 600 Fr en argent mais aussi du linge de lit et des vêtements, à savoir des linges de corps, des habits, des coiffures, une paire de bottes, deux paires de souliers à la napolitaine et une paire de guêtres⁹. La livraison des uniformes aux icariens est renvoyée à une date ultérieure. Leur fabrication étant assurée par la Communauté elle-même, il est nécessaire d'assurer l'installation et l'autonomie financière du groupe en premier lieu.

Néanmoins, la Communauté icarienne délivre aux candidats admis un uniforme pour le départ de France vers le Texas : « *pour les hommes, les femmes et les enfants* »¹⁰. En effet, on peut supposer que cet événement fondateur était trop important pour ne pas être organisé avec méthode, d'autant qu'il constitue par ailleurs une manifestation en faveur de la doctrine cabétienne.

Un extrait du *Populaire*, journal cabétien, témoigne ainsi du soin apporté aux tenus vestimentaires des futurs icariens. Les soixante-quinze membres de la communauté quittèrent Paris le 29 janvier 1848 au soir pour arriver au Havre le lendemain matin. À leur arrivée un grand banquet fraternel s'est tenu dans un village alentour, auquel les aventuriers étaient revêtus de leur uniforme de voyage particulièrement élégant¹¹ :

« Ajoutons tout de suite, écrit l'auteur de l'article, que la marche silencieuse de l'Avant-garde en costume uniforme (tunique en velours noir et chapeau en feutre gris) et des Icaris, tous rangés deux à deux et se tenant par le bras, sur une longue file, leur a

⁸ Étienne Cabet, « La Grande émigration au Texas en Amérique, pour réaliser la Communauté d'Icarie », in *Réalisation de la Communauté d'Icarie*, Paris, s.d., 7 p.

⁹ *Ibid.* p. 5

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Le voyage est l'installation de l'avant-garde icarienne a été mouvementé et son installation dans les terres à demi-sauvages du Texas, difficile (voir François Fourn, *Étienne Cabet ou le temps de l'utopie*, Paris, Vendémiaire, 2014, p. 181 et suiv.).

attiré l'attention et la sympathie des habitants de la ville et du faubourg et que le maire (...) n'a pas dû se repentir de l'autorisation qu'il avait donnée »¹².

On peut supposer que malgré la fragilité économique du groupe, les responsables n'ont pu admettre que le départ vers un nouveau monde soit accompli sans que les émigrants ne portent un vêtement spécifique et attrayant. En effet, la dimension esthétique de ces uniformes est présente et sert de contraste avec les vêtements portés par les citoyens français du milieu du XIXe siècle ; contraste qui est lui-même une des fonctions fondamentales du genre utopique¹³. Une lettre de Cabet, citant les propos de Blanqui, de 1851, adressée à l'Archevêque de Paris, décrit à ce sujet la misère des Français qui se perçoit jusque dans leurs vêtements, au point que dans certains cantons, ceux-là sont transmis de père en fils¹⁴.

Cependant, au-delà de toutes considérations économiques et politiques, ce départ a également une valeur initiatique en ce sens qu'il témoigne du passage d'un état vers un autre, et souligne, par ailleurs, aux yeux du reste de la population, l'existence d'unité et d'égalité qui est un point fondamental de la doctrine cabétienne. La diversité des uniformes prévue par la Constitution icarienne pour la vie quotidienne au sein de la communauté¹⁵ est ici écartée. Au moment du départ, tous les membres sont dans une situation identique et ne peuvent pas, par conséquent, se différencier de leurs frères. Ils sont vêtus dans l'esprit d'une parfaite égalité au moment de leur nouvelle naissance. En revêtant l'uniforme de voyage, le néo-icarien abandonne son ancien état pour appartenir à une communauté nouvelle et qu'il ne pourra plus quitter. Ce voyage a donc l'allure d'une « mort symbolique » et l'éloignement de la colonie ne fait qu'accentuer cette impression. En effet, l'itinéraire prévu, et auquel les icariens se sont engagés à suivre, aurait dû durer soixante trois jours : quarante-cinq, à partir du Havre pour rejoindre La Nouvelle-Orléans, trois jours de repos en Louisiane, quatre jours pour se rendre à Shreveport, un jour de repos dans cette cité du nord de l'État, enfin dix jours pour rejoindre Icarie, soit à pieds, soit en chariot¹⁶. En réalité, le voyage fut beaucoup plus laborieux.

Ce passage d'un continent à l'autre revêt l'aspect d'une aventure tant politique que personnelle, mettant à l'épreuve les engagements de chacun et séparant les membres de la communauté de leur ancienne société.

¹² « *Le Populaire*, extrait n°45 », in. *Réalisation de la Communauté d'Icarie*, op. cit. p. 411

¹³ Voir Daniel Roche, « Vêtements utopiques, habillements rétiviens », in. *La culture des apparences*, Paris, Fayard, 1989, p. 388-389.

¹⁴ Étienne Cabet, « Lettre du citoyen Cabet à l'Archevêque de Paris », in. *Réalisation de la Communauté d'Icarie*, op. cit. , p. 8.

¹⁵ voir plus bas.

¹⁶ Étienne Cabet, *Grande émigration au Texas*, op. cit. p. 2.

Le port d'un nouveau vêtement destiné à marquer l'accès à cette vie nouvelle constitue par ailleurs un thème assez commun à la littérature utopique¹⁷. L'image est d'autant plus forte lorsqu'on constate que les vêtements sombres du voyage peuvent être assimilés à ceux d'une cérémonie funèbre, que l'on aurait quitté en arrivant au Texas, présenté comme un paradis retrouvé :

« Nous avons choisi les Etats-Unis d'Amérique, et parmi leurs trente-deux États, celui du Texas, et dans le Texas sa partie nord-ouest, le long de la Rivière Rouge, vaste contrée déserte, élevée, salubre, fertile, composée de bois et de prairies, bien arrosée, dont le climat ressemble à celui de l'Italie, et qui s'étend indéfiniment à l'ouest du côté de la Californie »¹⁸.

Étienne Cabet présente le Texas comme un nouveau jardin d'Éden, modelable et cultivable à souhait. Terre presque vierge de la civilisation occidentale, fertile pour les travaux des icariens, le ton choisi par l'auteur donne à croire en la promesse d'un monde meilleur pour celui qui osera tout abandonner au profit de ce projet utopique. Et bien que les modes de transports ne laissent pas d'autre possibilité, il faut enfin noter que la remontée de la *Red River* laisse songer à un voyage ramenant l'équipage vers un lieu encore conservé dans sa pureté originelle. Délaissant une France industrielle et corrompue, abandonnant leurs biens personnels pour mettre leurs compétences en commun, les disciples de Cabet, prennent le chemin d'un communisme primitif en quête d'une cité radieuse.

Une même démarche peut être retrouvée dans d'autres grandes œuvres de la littérature utopique. Louis-Sébastien Mercier, dans son *Paris de l'an 2440*, donnait aux vêtements du personnage principal le rôle de le débarrasser de sa condition ancienne. Après avoir constaté s'être réveillé sept cent ans plus tard, au XXVe siècle, le premier protagoniste de cette uchronie fait la rencontre d'un savant avec lequel il va partir à la découverte de ce Paris futuriste. Or, il peut paraître étonnant de constater que leur première visite a lieu chez un fripier. À la lecture de l'œuvre, on comprend que la tenue du héros de l'histoire n'est pas adaptée et qu'il lui est nécessaire de changer d'apparence :

« (...) dans une ville bien policée, où le gouvernement défend tout combat et répond de la vie de chaque particulier, il est inutile, pour ne pas dire indécent, de s'embarrasser les jambes d'une meurtrière, et de mettre une épée, à son côté pour aller parler à Dieu, aux femmes et aux amis : c'est tout ce que pourrait faire le soldat dans une ville assiégée »¹⁹.

¹⁷ Jean Servier, *Histoire de l'Utopie*, Paris, Gallimard, 1991, p. 337-338.

¹⁸ Étienne Cabet, *Grande émigration au Texas en Amérique*, op. cit., p. 2.

¹⁹ Louis-Sébastien Mercier, *L'an 2440*, Paris, France Adel, 1977, p. 49.

La mode du XVIIIe siècle est dépassée. Le futur est une ère de paix dans laquelle l'honneur n'est plus représenté par le port des armes. Au contraire, les tenues vestimentaires ont libéré les corps :

« Que votre habillement est gênant et malsain ! Vos épaules et vos bras sont emprisonnés, votre corps est comprimé, votre poitrine est serrée ; vous ne respirez pas. Et pourquoi (...) exposer vos cuisses et vos jambes à l'intempérie des saisons ? »²⁰.

On devine la moquerie de la part de l'auteur à l'égard des modes de son temps où les vêtements soulignent la position sociale de l'individu ainsi que de son pouvoir, au détriment de l'aisance et du confort. Les vêtements du futur favorisent le bien-être, d'après les descriptions faites par Mercier. Le savant qui l'accompagne porte une cravate *« plus ou moins chaude selon la saison »* ; ses bras jouissent *« de toute leur liberté dans des manches médiocrement larges »* ; par ailleurs son corps est recouvert *« d'un manteau en forme de robe, dont l'usage était salutaire dans les temps de pluie ou dans les temps froids »*. Enfin, le guide ne porte plus de jarrettières qui gênaient la circulation, *« un long bas lui prenait des pieds jusqu'à la ceinture ; et un soulier commode entourait son pieds en forme de brodequin »²¹.*

Mercier est donc invité à nier son siècle pour se fondre, le temps d'un rêve, dans un monde nouveau, pacifié et libéré. L'honneur ne s'y mesure plus par le port d'un insigne mais par celui d'un chapeau remis par le Prince à l'issue d'une cérémonie particulière. En effet, lorsque les citoyens constatent les vertus et les mérites d'un homme, ils adressent un *« placet »* au roi. Celui-ci le convoque et, après l'avoir consulté, lui offre un chapeau sur lequel son nom est brodé en lettre d'or²².

La portée du changement vestimentaire au moment d'entrée dans la communauté est sensiblement différente de celle prévue par Cabet, mais elle présente des similitudes. Tout d'abord, il est permis de constater que les personnages modifient leurs aspects dès leurs entrées dans le nouveau monde. Il s'agit pour eux d'oublier leurs vies passées pour être adoptés par leurs nouvelles communautés. Ensuite, leurs évolutions vestimentaires sont une critique à l'égard de leurs sociétés contemporaines. En revêtant un uniforme de voyage élégant, les icariens mettaient fin à ces habits de misère qu'ils connaissaient jusqu'alors ; dans l'uchronie de Mercier, l'aisance procurée par ces vêtements humbles est destinée à tourner quelque peu en dérision le luxe ostentatoire des habits de la fin du XVIIIe siècle. Enfin, ces deux auteurs ont en commun de faire porter aux habitants de leur projet ou de leur songe, des vêtements séduisant et beaux.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.* p. 50.

²² *Ibid.* p. 53-54.

Ce dernier aspect est particulièrement mis en avant dans les *Nouvelles de Nulle part* de William Morris²³. Pour cet auteur du XIXe siècle et chef de file des préraphaélites, sa passion pour l'âge gothique l'incite à vêtir ses personnages à la mode médiévale. À sa rencontre, au début de l'ouvrage, avec un rameur, il insiste sur l'esthétisme des vêtements et sur l'allure des corps :

« (...) il avait les cheveux noirs, le teint bronzé, le corps bien décuplé et robuste. On voyait bien qu'il était habitué à exercer ses muscles, mais il n'y avait rien chez lui de rude ni de grossier, et il était d'une propreté parfaite. Son costume ne ressemblait en rien aux vêtements modernes de travail que je connaissais, mais aurait été tout à fait à sa place dans un tableau du XIVe siècle ; il était fait de drap bleu foncé, assez simple, mais finement tissé et immaculé. Il portait autour de la taille une ceinture de cuir brun dont l'agrafe d'acier damasquiné me frappa par son superbe ouvrage »²⁴.

Plus loin, il vante les vêtements des femmes pour mieux montrer leurs différences avec la mode du XIXe siècle :

« (...) elles étaient décentement voilées de draperies et non pas fagotées dans des articles de mode, qu'elles étaient vêtues comme des femmes et non pas capitonnées comme des fauteuils à la façon des belles dames de notre époque »²⁵.

L'amour de Morris pour la période gothique, trait caractéristique de l'Histoire de l'Art de la deuxième moitié du XIXe siècle, l'incite à habiller ses personnages selon ses goûts. Cependant, la même idée de pureté présente dans l'œuvre de Cabet se retrouve chez Morris. Les vêtements sont présentés comme propres et luxueux et s'insèrent dans un cadre également idéalisé. Cabet choisit le Texas comme le cadre de son paradis terrestre ; Morris reste à Londres, mais il l'a dépouillé des « horreurs » du monde industriel au profit d'un âge néo-médiéval idéalisé : « *La savonnerie et ses cheminées vomissant d'épaisses fumées avaient disparu ; disparus les ateliers mécaniques ; disparue la fonderie de plomb (...)* » ; et quant au pont traversant la Tamise : « (...) il était fait d'arches de pierre merveilleusement massives, aussi gracieuses que puissantes, et suffisamment élevées pour laisser le passage à la

²³ Sur la pensée de William Morris voir « William Morris », *Revue Française de civilisation britannique*, volume XIII, n°1, Paris, CRECIB, 2004, et particulièrement les contributions de Emmanuel Roudaut, « ville et campagnes dans (et autour de) *Nouvelles de Nulle part* », p. 49-66 et de Nathalie Saudo, « *Fine specimens of the race* : pourquoi se porte-t-on si bien dans *Nouvelles de Nulle Part* ? », p. 67-82.

²⁴ William Morris, *Nouvelles de Nulle part*, Paris, Éditions Sociales, 1961, p. 94. Il faut noter que dans ce récit, le personnage n'est pas amené à se vêtir des mêmes habits que les autres habitants. Ainsi, il n'est pas assimilé à la communauté pour mieux souligner les divergences existantes entre la Cité de Londres dont il rêve et celle qu'il connaît.

²⁵ *Ibid.* p. 101.

navigation fluviale courante »²⁶.

En somme, bien au-delà d'un simple voyage dans le temps ou dans l'espace, l'entrée en utopie suppose la fin d'un état pour renaître à un autre. Les vêtements, notamment dans l'œuvre de Cabet, souligne la caractère initiatique de la démarche : la sortie d'un monde injuste pour débiter une vie meilleure dans un lieu idéalisé.

Toutefois, les fonctions des vêtements ne disparaissent après cette renaissance. Bien au contraire, Cabet dresse un inventaire des uniformes afin de mieux définir leur mission.

B) L'uniforme : masque social dans la société icarienne

Cabet attribue un rôle spécifique aux uniformes de sa communauté. À l'intérieur de son récit, un personnage adresse un courrier à son frère dans lequel il décrit les vêtements et souligne leurs qualités :

*« Tout le monde a les mêmes vêtements, ce qui ne laisse pas de place à l'envie et à la coquetterie. Et cependant ne va pas croire que l'uniformité soit ici sans variété ; car, au contraire, c'est dans le vêtement que la variété marie le plus heureusement ses richesses avec les avantages de l'uniformité »*²⁷.

À la première lecture, l'auteur peut paraître paradoxal car il impose l'uniformité des habits aux membres de sa communauté, mais il prévoit leur différence pour assurer leur variété. Néanmoins, ce sentiment peut être dépassé si l'on admet que la fonction première de l'uniforme est d'être un marqueur d'égalité. Dès lors, il est possible de concevoir que cet habit peut être adapté aux conditions des icariens, ce que confirme un autre passage de ce texte :

*« Ce ne sont pas seulement les deux sexes qui sont vêtus différemment, mais dans chacun des deux sexes, l'individu change fréquemment de vêtements, suivant son âge et sa condition ; car les particularités du vêtement indiquent toutes les circonstances les positions des personnes. L'enfance et la jeunesse, l'âge de puberté et de majorité, la condition de célibataire ou de marié, de veuf ou de remarié, les différentes professions et les fonctions diverses, tout est indiqué par le vêtement »*²⁸.

L'uniforme apparaît alors comme une deuxième peau indiquant l'identité de la personne ainsi que sa situation personnelle. Ce faisant, l'auteur abolit, d'une certaine manière, la distinction entre sphère privée et sphère publique, en exigeant que l'icarien se revêtent en fonction de ces conditions sociales et personnelles ; mais ainsi, la pluralité des identités présentes dans la cité permet l'infini variété des uniformes : *« Tous les individus de la même conditions portent le même uniforme, renchérit-il ; mais des milliers d'uniformes différents*

²⁶ *Ibid.* p. 95.

²⁷ Étienne Cabet, *Œuvre*, tome 1, Paris, Éditions Anthropos, 1970, p. 58

²⁸ *Ibid.*

correspondent à des milliers de conditions diverses »²⁹. On comprend ainsi que les différences entre les uniformes jouent sur les nuances plus que sur les modèles : « *Et la différence entre ces uniformes consiste tantôt dans la différence d'étoffes ou de couleurs, tantôt dans la différence de forme ou dans quelques signes particuliers* »³⁰. Ensuite, Cabet prévoit que les individus puissent arranger leur tenue selon leur goût : « *Ajoute à tout cela, écrit l'auteur, que quand l'étoffe ou la forme est la même pour les jeunes filles du même âge, par exemple, la couleur est différente suivant leur goût ou leur convenance, telle couleur allant mieux aux blondes, (...) et telle autre couleur aux brunes* »³¹. Ainsi, l'uniforme ne paraît pas être imposé par la communauté. Au contraire, son port est déterminé par l'identité personnelle de l'icarien tant en raison de ses caractéristiques biologiques que civiles. Par ailleurs, la variété des costumes dépend aussi des moments de la vie quotidienne : « *(...) pour le même individu, le simple et commode habit de travail et de celui de chambre, l'élégant habit de salon ou de réunion publique, et le magnifique habit de fête ou de cérémonie sont tous différents* »³².

En somme, quelque soit la situation, la communauté distribue les vêtements des icariens, même pour leurs vies privées. Elle se refuse à laisser une place aux choix personnels, pour éviter le risque de rupture de l'égalité entre tous les membres. Pour autant, cette égalité n'est pas une négation de la diversité. Cabet veut donner raison au principe selon lequel les Hommes sont égaux mais ne sont pas semblables. L'uniformité des vêtements entend assurer à chaque membre de ne point être blessé par la richesse vestimentaire de son voisin, mais elle prend en compte les diversités liées à la nature de chaque icarien. D'ailleurs, l'auteur prévoit que des vêtements puissent être accompagnés de parures :

*« Pense aussi que les fleurs ne sont permis qu'à un certain âge, les chapeaux, les plumes, les bijoux, les pierreries, les magnifiques étoffes, à certains autres âges déterminés ; et tu concevras plus facilement encore que la République puisse en faire fabriquer assez pour le petit nombre de personnes de ces différents âges »*³³.

L'ensemble des tenues vestimentaires offre un panel varié de tenues, en fonction de l'identité de celui qui les porte ou bien en fonction de sa situation. Le fait que ces vêtements soient donnés par la communauté n'entraîne donc pas leur uniformisation absolue. Tous les icariens ne sont pas vêtus de la même mode, déterminé par leur appartenance à la cité. Cabet ne semble pas choisir non plus une tenue uniforme destinée à marquer la séparation avec les

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.* p. 58-59.

nations occidentales. Si la tenue sombre du voyage est la même pour l'ensemble des icariens, leur vêtements sont variés au sein de la communauté ; mais cette différence s'explique par le fait que le premier avait pour but de marquer le deuil par rapport à la vie abandonnée tandis que le second a pour fonction de marquer les différentes conditions de vie.

On peut toutefois s'interroger sur la raison qui incite Cabet à imposer un uniforme à ses habitants, si celui-ci n'est pas identique pour chacun d'eux. Or, cela tient au fait que les membres d'une utopie doivent avoir le sentiment d'appartenir à une même famille, et sur ce point le port d'un uniforme a pour fonction de marquer l'appartenance à la communauté. La cité est une cité-mère, nourricière et salvatrice. L'uniforme rappelle à ses membres leur fraternité leur lien avec cette mère commune³⁴. Cependant, Cabet a pu être intéressé par des considérations plus pragmatiques : l'idéal autarcique d'Icarie oblige la communauté à fournir les vêtements à ses membres pour éviter qu'ils apportent leurs propres vêtements ou bien qu'ils les confectionnent eux-mêmes à partir de matières premières, ce qui aurait de surcroît brisé le principe égalitaire. En effet, et cela constitue un dernier niveau de lecture, l'égalité des icariens est un axiome fondamental de cette utopie : en s'assurant de fournir aux membres les vêtements correspondant à leurs besoins, Icarie réalise son rêve de bannir l'envie, ou la jalousie, entre ses habitants, accusée d'être responsable des malheurs des temps modernes.

L'uniforme icarien est donc tout à la fois la réalisation d'un objectif essentiel de l'utopie (l'égalité), un marqueur social (la présentation devant l'autre) et le respect de l'identité de la personne. L'étoffe est alors un lien social et politique. Elle est une seconde peau posée sur la première et qui assure à Icarie le bien-fondé de ses engagements. Plus qu'une uniformité, Cabet veut que les Hommes soient mis à l'unisson ; que leurs apparences et leurs plaisirs ne brisent pas l'harmonie entre eux et ne soit pas la cause de jalousies. Alors, malgré le paradoxe apparent de ces tenues, on comprend que Cabet s'approprie un trait commun à la majorité des œuvres et des essais utopiques. Ainsi que le souligne Thierry Paquot, ceux-ci visent en premier lieu à l'harmonie sociale et notamment que les différences entre les hommes ne soient pas des obstacles à leurs vies en communauté³⁵. Toutefois, cette harmonie n'aboutit à pas la négation des individualités. Au contraire, ajoute cet auteur, « *la véritable harmonie souscrit à l'hétérogénéité du corps social, à la réalisation des multiples « je » que le « moi » recèle en s'extirpant du clan, de l'ordre ou de la classe sociale. La difficulté consiste à rompre avec les valeurs dominantes, avec l'esprit de soumission, avec les avantages acquis, avec les mirages*

³⁴ Jean Servier, *Histoire de l'Utopie, op. cit.*, p. 335.

³⁵ Thierry Paquot, « Utopie : uniformité sociale ou hétérogénéité, Thomas More, Robert Owen, Charles Fourier et André Godin revisités », *Informations sociales*, n°125, Paris, Caisse Nationale des Allocations Familiales, 2005, p. 112 et suiv.

du pouvoir, avec le relatif confort du compartimentage social »³⁶.

L'étoffe dans la communauté cabétienne est une deuxième peau portée devant l'autre. Elle signale, le temps d'un voyage, le deuil devant la société industrielle et injuste que l'on quitte définitivement. Puis le temps de la renaissance s'opère dans l'Icarie, terre promise et fertile qui ressemble à un paradis perdu et désormais retrouvé. Alors l'uniforme recouvre la peau des sociétaires pour témoigner de leur appartenance à la Cité nouvelle, et rappeler à chacun sa fraternité avec cet autre qui a fait le même voyage que lui.

Mais tels ne sont pas les seuls rôles donnés aux uniformes. Celui-ci sert également à améliorer la vie quotidienne des habitants tant dans son aspect esthétique que pratique.

II. L'amélioration des conditions de vie matérielle

Dans l'utopie cabétienne, le rôle de l'uniforme n'est pas seulement limité à un sens symbolique. Ces vêtements ont également pour fonction de faciliter la vie quotidienne de ceux qui les portent, notamment par le choix de tenues esthétiques et soignées (A). Cependant, ces uniformes s'avèrent être une seconde peau particulièrement bien adaptée à la société industrielle, et l'utopie de Cabet se révèle ainsi étonnamment moderne (B).

A) La recherche d'une tenue esthétique et délicate.

Étienne Cabet se refuse à faire adopter aux membres de sa communauté des vêtements austères. Au contraire, les vêtements portés quotidiennement par les icariens sont plutôt festifs bien que marqués d'une sobriété certaine :

« Tout ce qui, dans la forme, le dessin et la couleur, était bizarre ou sans goût, a soigneusement été banni ; et tu ne peux rien imaginer de plus pur et de plus agréable que les couleurs choisies, rien de plus gracieux et de plus simple que les dessins des étoffes, rien de plus élégant et de plus commode que la forme des vêtements »³⁷.

Les habits sont ainsi présentés comme de belles étoffes et agréables à porter. Les modèles sont, d'après le narrateur, les plus beaux et les plus purs. Il n'est pas affable en détail mais on retrouve dans cette présentation le souci constant de l'idéal et de la perfection qui doit habiter la cité merveilleuse. Et, comme pour ajouter à la séduction, l'écrivain de la lettre,

³⁶ *Ibid.* p. 118.

³⁷ Étienne Cabet, *Œuvres, op. cit.*, p. 56-57.

insiste sur la beauté des costumes féminins :

« C'est donc dans le vêtements des femmes surtout que tu trouverais à admirer : non-seulement ton œil avide serait charmé d'y voir tout ce que tu connais de plus fin, de plus délicat, de plus ravissant en étoffes, en couleurs, et en formes, mais il serait, dans certaines occasions, aussi étonné de la pompe des plumages qu'ébloui de l'éclat des bijoux et des pierreries »³⁸.

La vie en Icarie n'est donc pas une vie ascétique. Les vêtements sont réalisés dans des couleurs magnifiques et les habitants portent des bijoux et des parures qui rendent leurs uniformes encore plus élégants.

Par ailleurs, Cabet offre à ses disciples l'apparence d'une aisance vestimentaire en leur permettant de se parer de bijoux qui, en principe, sont l'apanage des classes favorisées. Mise en parallèle avec les conditions de vie des classes laborieuses, un tel faste pouvait représenter un atout certain par rapport à leur vie ordinaire. Cependant, le raisonnement de Cabet est plus subtil car la pompe des uniformes n'a que l'apparence d'un luxe. En effet, l'ensemble des pierres et des fleurs n'est fait que de faux et de pacotilles :

« Il est vrai que les plumes sont presque toute artificielles comme les fleurs, que les bijoux sont rarement d'or pur, mais presque toujours d'alliage ou d'autres métaux dorés ou non dorés et que toutes les pierreries sont fabriquées : mais qu'importe ? toutes ces parures en sont-elles moins belles ? parent-elles moins bien les têtes qui les portent ? sont-elles moins précieuses comme ornement, surtout quand toutes les femmes s'en parent également et qu'aucune d'elles ne peut en montrer d'autres ? Et ces Icarieuses qui dédaignent et méprisent toutes les beautés de convention et tous les sentiments de puérile vanité, pour n'estimer que les agréments réels et les sentiments raisonnables, en sont-elles moins sensées, moins jolies et moins heureuses ? »³⁹.

En optant pour des métaux d'alliage, le socialiste entend dépasser la société bourgeoise en l'attaquant sur ses propres valeurs. Loin de renoncer au luxe ou à la beauté, Cabet refuse le pouvoir de l'or et de l'argent. Les bijoux ne sont pas beaux parce qu'ils sont chers mais parce qu'ils sont éclatants. La course vers la richesse, existante dans la société française du XIXe siècle, est dès lors complètement dépassée par le simple fait de choisir des bijoux d'alliage car ce comportement aboutit à un renversement des valeurs. Il n'y a donc plus de concurrence entre des métaux d'une qualité parfaite et d'autres plus médiocres, et, par conséquent, la jalousie et l'envie entre les habitants disparaissent. L'égalité entre les individus et l'harmonie de la cité sont alors tout à fait respectées.

Cabet fait preuve d'un raisonnement audacieux. Il connaît le besoin de l'homme pour

³⁸ *Ibid.*, p. 57.

³⁹ *Ibid.*

l'accessoire, et son utopie, contrairement à celle de More, n'est pas un renoncement aux parures et à l'apparat. Néanmoins, le dépassement de la société bourgeoise est d'autant plus évident. La cause des maux de la société n'est pas dans la satisfaction d'un plaisir accessoire, il est dans l'impossibilité pour une partie de la société de pouvoir accéder à ce besoin du fait de la valeur des objets. Or, comme l'écrit le narrateur de la lettre, peu importe que l'objet soit cher pourvu qu'il soit beau. Plutôt que d'attaquer les résultats de la société marchande, Cabet en conteste l'origine : la valeur de l'or, et sa conséquence directe, l'inégalité des individus devant ses productions. Ainsi, le maître icarien fait une approche originale de son œuvre communiste. Il se propose de satisfaire les besoins des individus sans renoncer à l'un des aspects les plus « agréables » de la société industrielle qu'est la fabrication des parures.

Cette sensibilité esthétique se retrouve chez d'autres auteurs qui ont fait de leurs utopies des lieux où les habitants sont vêtus de costumes élégants et soyeux. Cette même idée se retrouve dans la pensée de William Morris, par exemple, qui revêt ses personnages de costumes de l'époque médiévale :

« (...) j'avais l'impression de vivre au XIV^e siècle. Ce qui renforçait cette impression c'était le costume des gens que nous croisions ou dépassions et qui n'avait rien de « moderne ». Presque tous étaient vêtus de couleurs vives, surtout les femmes qui étaient d'aspect si plaisant et parfois, même si belles que j'avais peine à me retenir d'en faire la remarque à mon compagnon »⁴⁰.

On constate ici que l'auteur songe à des vêtements esthétiques et plaisant qui ont pour mission de mettre en valeur les corps de ceux qui les portent.

Il en va de même dans l'œuvre de Francis Bacon, la *Nouvelle Atlantide*. Lorsque le personnage principal assiste à l'arrivée dans la cité d'un des Pères de la Maison de Salomon, celui-ci est décrit en insistant sur son élégance du fait de sa position sociale :

« (...) sa robe était de drap noir tout uni, à manches larges, sous laquelle il avait une tunique de toile très blanche et d'une grande beauté qui lui descendait jusqu'aux talons, avec une écharpe pareille. Il portait au col, qui du reste était découvert jusqu'aux épaules, une étole de fin lin ; aux mains, des gants magnifiques, ornez de pierreries ; & aux pieds, des souliers de soie couleur de jacinthe ».

Et son trône, porté par deux chevaux, était précédé par cinquante jeunes hommes couverts :

« de tuniques assez larges de soie blanche, qui leurs venaient jusqu'au gros de la jambe ; ils avaient des bas de la même étoffe, des souliers de soie bleue, & des chapeaux de même, ornés de beaux plumets de diverses couleurs en forme de cordons ».

Enfin le cortège était ouvert par deux religieux habillés : *« de robes de soie blanche qui leur*

⁴⁰ William Morris, *op. cit.* p. 111.

descendait jusqu'aux pieds, dont la chaussure était de soie bleue comme celle des autres (...)
»⁴¹.

L'auteur souligne l'aspect luxueux des costumes des participants au cortège. Bien sûr, les personnages présentés par Bacon sont des représentants du pouvoir et leur apparat est moins détonnant que celui présent dans l'œuvre de Cabet, et ce sont là deux auteurs motivés par des idées politiques différentes. Cependant, ils semblent avoir en commun le même souci de vêtir leurs personnages d'une mode différente de celle de leurs époques et de les présenter vêtus des habits élégants.

Il faut souligner en revanche que d'autres auteurs ont choisi des voies plus ascétiques. Tel est le cas de l'*Utopie* de Thomas More. Dans cette œuvre, les vêtements ne reflètent en aucun cas ni la variété des couleurs, ni un faste quelconque. Au contraire, les vêtements sont fabriqués par les ménages eux-mêmes et leur forme est identique pour tous les habitants de l'île. Ces habits ne se distinguent que pour distinguer les hommes, les femmes, les célibataires et les personnes mariées, et leur forme n'a pas varié depuis longtemps. L'auteur précise que ces vêtements sont « *bien adaptés aux mouvements du corps et calculés pour protéger également du froid et de la chaleur* »⁴². Mais malgré la commodité de ces habits, leurs aspects est simple et sans éclats : « *Voyez combien leurs vêtements demandent peu de façon. Un simple vêtement de cuir qui peut durer jusqu'à sept ans leur suffit pour aller au travail* » ; et dans les sorties publiques leurs habits n'est guère plus attrayants : « *ils portent par-dessus un caban qui couvre les vêtements plus grossiers* »⁴³. Ces vestes ont toutes la même couleur, celle de la laine naturelle. Chez More, la recherche de la simplicité est volontaire, et l'auteur entend sans cesse rappeler à ses utopiens la caractère dérisoire du luxe : « (...) *Si fin que soit le fil, la laine fut autrefois sur le dos d'un mouton et ne sera jamais que mouton* »⁴⁴. Il semble au contraire insister sur l'inutilité des accessoires.

« Le travail du lin est encore plus simplifié et son usage d'autant plus répandu. Ils ne considèrent dans la toile que la blancheur, dans la laine que la propreté, sans accorder le moindre prix à la finesse du fil. Il en résulte que chacun se contente d'un habit qui lui dure le plus souvent deux ans, alors qu'ailleurs on ne se juge pas satisfait avec quatre ou cinq vêtements de laine de diverses couleurs, autant de vêtements de soie et qu'il en faut au moins dix aux plus raffinés. Pourquoi un Utopien souhaiterait-il en avoir plusieurs ? Il ne serait pas mieux protégé contre le froid et sa toilette ne paraîtrait pas d'un cheveu plus

⁴¹ Francis Bacon, *La nouvelle Atlantide*, Paris, Jean Musier, 1702, p. 94-97.

⁴² Thomas More, *L'utopie*, Bruxelles, Renaissance du livre, 1966, p. 66-67.

⁴³ *Ibid.* p. 72.

⁴⁴ *Ibid.* p. 88.

élégante »⁴⁵.

C'est une critique politique acerbe contre son époque qui présente des similitudes avec celle qui allait être faite par Cabet. Cependant, ces deux auteurs divergent dans leurs réponses. Le premier renonce au luxe et appelle à la modération ou à la simplicité volontaire. Le second, au contraire, veut répondre à l'inégalité des conditions en procédant à un renversement des valeurs.

Enfin, il faut souligner l'attitude particulière adoptée par Fénelon dans son *Voyage à Télémaque*. Là aussi, les vêtements sont sobres et simples, et ce choix esthétique correspond au caractère idyllique du monde qu'il décrit :

*« On n'y souffre ni meuble précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorés. Les habits sont de laine fine, et de belles couleurs, mais tout unis, et sans broderie. Le bon pain en fait la principale partie avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux mêmes, et le lait des troupeaux »*⁴⁶.

Déjà, dans son traité sur l'éducation des filles, Fénelon a mis en avant la simplicité des vêtements :

*« Les véritables grâces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion et la bienséance dans les habits nécessaire pour couvrir nos corps. Mais, après tout, ces étoffes qui nous couvrent et qu'on ne peut rendre commodes et agréables, ne peuvent jamais être des ornements qui donnent une vraie beauté »*⁴⁷.

Il préférerait que les femmes se vêtissent à la mode antique ; habits dont il loue la noblesse et la grâce. Surtout, il aimerait que les goûts cessent d'évoluer :

*« Mais la mode se détruit elle-même, elle vise toujours au parfait et jamais elle ne le trouve, du moins elle ne veut jamais s'y arrêter ; elle serait déraisonnable, si elle ne changeait que pour ne changer plus, après avoir trouvé la perfection pour la commodité et pour la bonne grâce ; mais changer pour changer sans cesse, n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance et le dérèglement, que la véritable politesse et le bon goût ? »*⁴⁸.

Fénelon en appelle pour sa part à la raison et à la sagesse. Il rêve d'une société délicate, élégante mais au goût modéré et sans fard ; et il trouve, au niveau de l'esthétique vestimentaire, cet idéal dans les statues grecques et romaines. Il désire une société différente de celle proposée par Cabet ; mais comme lui, il vise à l'harmonie sociale et aux règlements des passions. Ainsi les détails donnés par Fénelon (bien que moins importants que dans

⁴⁵ *Ibid.* p. 72-73.

⁴⁶ Fénelon, « Voyage à Télémaque », *Œuvres*, tome 2, Gallimard, 1997, p. 58.

⁴⁷ Fénelon, « De l'éducation des filles », *Œuvres*, tome 1, Gallimard, 1997, p. 151.

⁴⁸ *Ibid.*

l'œuvre de Cabet) évoque une société pacifiée et aux mœurs réglés.

Toutefois, l'éclat apparent des costumes ne saurait masquer les finalités de leurs objectifs véritables. Certes, Cabet, entre autre, fait endosser à ses disciples des vêtements radicalement différents de ceux portés en Occident pour mieux se démarquer de cette société. Il reste que les habits de l'Icarie entendent libérer les mouvements de corps pour mieux adapter ceux-là à la société industrielle.

B) Une peau adéquate à la société industrielle

Étienne Cabet offre à ses icariens des vêtements utiles et commode: « (...) *Elle (la République) ordonne toutes les étoffes sans exception, les plus agréables, comme les plus utiles* » ; et il ajoute plus bas qu'on ne peut rien imaginer de « *plus élégant et de plus commode que la forme des vêtements* »⁴⁹. C'est sur la commodité des vêtements, et par conséquent sur leur fabrication, qu'il convient de s'arrêter en dernier lieu.

En Icarie, tous les habits et accessoires sont distribués par la République qui produit la matière première en fonction des besoins ou bien les achète à l'étranger. En dernier lieu, les vêtements sont fabriqués dans les ateliers de la communauté. Or, si en apparence les costumes sont réalisés pour présenter l'identité sociale des habitants, la lecture de l'œuvre permet de comprendre que leur fabrication est parfaitement standardisée :

*« Tu peux deviner même que la forme de chaque vêtement a été calculée de manière qu'il puisse être confectionné le plus facilement, le plus rapidement et le plus économiquement possible. Presque tous les vêtements, coiffures et chaussures sont élastiques, de manière qu'ils peuvent convenir à plusieurs personnes de tailles et de grosseurs différentes »*⁵⁰.

Les uniformes sont fabriqués selon des normes générales, de manière à pouvoir convenir à plusieurs individus. Finalement, on comprend que les personnes ayant la même situation et le même travail devraient porter les mêmes habits pourvu que leurs physiques ne soient pas trop différents.

Mais on peut surtout constater que le mode de fabrication des uniformes présente des similarités certaines avec notre monde moderne :

« Presque tous (les vêtements) se font à la mécanique, en tout ou en partie, de manière que les ouvriers n'ont que peu de chose à faire pour les achever. Presque tous se font sur quatre ou cinq grandeurs et largeurs différentes, de manière que les ouvriers n'ont

⁴⁹ Étienne Cabet, *Ibid.* p. 56-57.

⁵⁰ *Ibid.* p. 57.

jamais besoin de prendre les mesures auparavant. Tous les vêtements sont donc confectionnés en masse énormes, comme les étoffes elles-mêmes, et souvent en même temps ; et tous sont ensuite déposés dans d'immenses magasins où chacun est toujours sûr de trouver, à l'instant, tous les objets qui lui sont nécessaires et qui lui sont dus d'après la loi » ; et l'auteur de conclure sur ce point : « Je n'ai pas besoin de te signaler la perfection du travail exécuté par les mécaniques ou par des ouvriers qui font toujours la même chose, ni la prodigieuse économie qui résulte de ce système de fabrication en masses, ni la perte énorme qu'évite la République en prévenant les capricieuses et ridicules variations de la mode »⁵¹.

La société communiste prévu par Cabet accepte donc les modes de productions industrielles de masse. Plutôt que de remettre en cause les méthodes de la société moderne, Cabet en rejette les conséquences en inversant le rapport de force et en s'assurant que l'ensemble des biens produits soit profitable à tous les icariens.

L'uniforme cabétien a ainsi une signification toute particulière. Il est un vecteur de socialisation : l'individu se présente dans sa réalité sociale en indiquant sa situation familiale et son métier. L'étoffe l'assure d'appartenir à une communauté, et à chacun des membres de faire partie de la même famille. Elle est donc une seconde peau, posée sur la première, qui marque le renoncement à ses passions personnelles pour participer à l'effort collectif. Les éléments d'individualisation de l'uniforme sont déterminés en fonction de la physiologie de la personne plus que selon ses goûts particuliers.

Par ailleurs, le sentiment de collectivité est renforcé par la fabrication en série de ces peaux de substitution. L'icarien existe par la communauté et n'a de sens qu'à travers elle. Les vêtements ne sont pas individuels et fabriqués pour une personne en particulier. Au contraire, leur mode de fabrication en série leur permet d'être conçu pour un groupe ayant le même statut social et la même fonction dans la Cité.

Icarie absorbe alors les individus pour mieux satisfaire chacun de leurs besoins. En cela, Cabet se distingue de nouveau de l'Utopie de More. Dans ce dernier ouvrage, l'auteur met en garde contre les dangers du capitalisme naissant : seule la répartition équitable des richesses permettrait le salut public. La posture de Cabet est toute autre : le prophète communiste entend assurer un égal accès aux richesses en contrôlant l'ensemble des produits fabriqués par la communauté. Pour cela, l'auteur n'adapte pas les vêtements à l'Homme ; au contraire, ce sont les individus qui s'adaptent à l'uniforme. Le contrat signé en s'engageant dans l'utopie est total : chaque membre perd de son identité pour revêtir une seconde peau découpée selon

⁵¹ *Ibid.* p. 59-60.

des standards industriels et dont la forme et les couleurs ne représentent rien d'autres que la place ou le rôle de chacun d'eux dans la communauté.